

José E. Igartua. *The Other Quiet Revolution: National Identities in English Canada, 1945-71*. Toronto, University of Toronto Press, 2006. 277 p.

Christopher Dummit

Volume 9, numéro 1, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1022830ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1022830ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dummit, C. (2008). Compte rendu de [José E. Igartua. *The Other Quiet Revolution: National Identities in English Canada, 1945-71*. Toronto, University of Toronto Press, 2006. 277 p.] *Mens*, 9(1), 165–168.
<https://doi.org/10.7202/1022830ar>

José E. Igartua. *The Other Quiet Revolution: National Identities in English Canada, 1945-71.* Toronto, University of Toronto Press, 2006. 277 p.

Dans son ouvrage *The Other Quiet Revolution*, José Igartua étudie la transformation rapide de l'identité nationale canadienne-anglaise au cours des deux décennies suivant la Seconde Guerre mondiale. Il explique comment cette identité a alors été dé-ethnalisée. Si les symboles, mythes et institutions enracinés dans la tradition britannique sont demeurés importants au cours des décennies 1940 et 1950, ils ont perdu leur signification dans la décennie suivante. Une nouvelle identité canadienne-anglaise est ainsi apparue, reposant davantage sur les notions civiques d'égalité et d'universalité, même si elles pouvaient encore prendre une tournure ethnique lorsqu'elles étaient utilisées pour lutter contre la différence québécoise.

The Other Quiet Revolution doit beaucoup à la pensée d'Anthony Smith. Igartua s'est en effet largement inspiré des théories du sociologue de la London School of Economics pour étudier la perte d'influence des symboles britanniques au Canada anglais. La plus grande partie de l'introduction explique d'ailleurs comment il est possible d'utiliser les théories de Smith (ainsi que de plusieurs autres théoriciens, dont Benedict Anderson et Charles Tilly pour ne nommer qu'eux) pour mieux comprendre l'histoire du Canada. Au cours des dernières décennies, les travaux de Smith ont grandement influencé les études sur le nationalisme à l'étranger, modifiant l'idée développée par les matérialistes, Éric Hobsbawm en particulier, voulant que le nationalisme ait été un phénomène essentiellement moderne issu des Lumières, de la Révolution française et du dix-neuvième siècle. Alors que cette idée est encore très populaire au Canada anglais, Igartua préfère la posture intellectuelle de Smith et aborde les fondements intellectuels du nationalisme. Il soutient que le nationalisme

repose sur des principes à la fois civiques et ethniques qui se juxtaposent plus qu'ils ne s'opposent. Il est donc essentiel selon lui d'étudier différents contextes historiques pour comprendre comment ces divers principes / facteurs ont été articulés à des moments précis.

Le livre repose sur un programme de recherche ambitieux basé sur deux types de sources : les pages éditoriales des principaux journaux canadiens et les manuels scolaires utilisés pour enseigner l'histoire aux enfants du Canada anglais. La recherche dans les journaux porte sur des thèmes classiques pour ce genre de travail, à savoir les débats entourant la création d'un nouveau drapeau national (le premier ayant eu lieu au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, le second, plus connu, dans les années 1960), le changement de nom de la fête du Dominion (Dominion Day), la crise du canal de Suez, l'entrée du Royaume-Uni dans le marché commun européen, l'enquête de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme ainsi que l'adoption de la Loi sur les langues officielles. Igartua analyse avec rigueur, parfois même trop, les différentes positions éditoriales. Il donne un bon aperçu des idées et opinions émises selon les régions et les affiliations politiques.

Les plus importantes divergences d'opinions, comme chacun peut s'en douter, apparaissent entre les journaux conservateurs et libéraux ainsi qu'entre ceux de l'Est et de l'Ouest. Malgré tout, Igartua démontre que tous les éditorialistes des années 1940 et 1950 utilisaient un langage imprégné de références raciales (une forme banale de racisme) qui présupposait les fondements britanniques de la culture et des institutions canadiennes-anglaises. Il démontre aussi comment la célébration de l'héritage britannique à la base de l'identité canadienne-anglaise portait en elle les germes de sa propre destruction. Par exemple, les notions britanniques de fair-play, de primauté du droit et de justice ont été utilisées lors des

débats concernant le traitement des Canadiens d'origine japonaise suivant la Seconde Guerre mondiale ainsi que celui des prisonniers dans l'affaire Gouzenko pour lutter contre une identité nationale ethnique et pour promouvoir un meilleur traitement des Canadiens qui n'étaient pas d'origine britannique. Igartua soutient que dès cette époque « some newspapers presented both an ethnically bound and a civic definition of civil rights in the same editorial, seemingly blind to the contradictions between the two » (p. 62).

Le même genre d'idées apparaît sous une forme plus simpliste dans les manuels scolaires utilisés pour enseigner l'histoire nationale aux élèves canadiens-anglais. Selon l'auteur, les manuels des années 1940 et 1950 faisaient généralement abstraction de la dualité linguistique du Canada. Et lorsqu'ils mentionnaient les Canadiens français, ils les représentaient à la manière de Francis Parkman. Les peuples autochtones étaient ignorés tout comme les colonies maritimes après la période des Grandes Découvertes. L'histoire nationale canadienne portait ainsi essentiellement sur les exploits des explorateurs ainsi que sur l'Ontario et l'Ouest canadien. Selon Igartua, ces manuels, jumelés à la célébration de l'héritage britannique du Canada, offrait « [a] poor preparation for understanding what Canada was to experience in the 1960s » (p. 88). Les manuels des années 1960 étaient bien différents, mais pas suffisamment au goût d'Igartua. Alors que le Canada français était mieux traité, les immigrants et les autochtones étaient encore marginalisés dans ces manuels qui racontaient une histoire politique et constitutionnelle du Canada marquée par la tradition britannique.

Plusieurs événements des années 1960 sont présentés comme des points tournants dans cet ouvrage. Igartua montre comment les débats entourant le nouveau drapeau et l'aspect biculturel de la nation canadienne ont marqué un tour-

nant dans l'histoire identitaire canadienne-anglaise. Cette identité s'éloigne alors de la conception ethnique de la nation. Selon Igartua, « by the end of the 1960s, even a good-willed ethnic definition of Canada as put forth by Conservative leader Robert Stanfield in his espousal of the two-nations theory had lost its appeal. »

L'ouvrage d'Igartua est un exemple presque classique d'un ouvrage qui met en lumière un épisode oublié de notre histoire. Il est pour le moins surprenant, comme il le souligne lui-même, que « this revolution in English Canada's definition of itself has been so quiet as to escape historians' attention... » (p. 227) Ce livre se fait un point d'honneur d'attirer l'attention des historiens sur ce sujet. À cet égard, l'ouvrage d'Igartua complète bien *Canada and the End of Empire* (Vancouver, University of British Columbia Press, 2005), un ouvrage dirigé par Phillip Buckner portant sur le même sujet et paru un an plus tôt dans lequel Igartua signe un article.

Si Igartua offre une excellente description des changements identitaires tels que vus dans les manuels d'histoire et dans les journaux de la période, il n'explique toutefois pas de manière convaincante *pourquoi* ces changements se sont produits. L'analyse des causes de cette évolution est résumée en quelques phrases ici et là dans l'ouvrage, ce qui est regrettable. Il ne suffit pas de rappeler que les Canadiens anglais ont abandonné leur héritage britannique en faveur d'une conception plus civique de l'identité nationale, il faudrait aussi expliquer pourquoi ils l'ont fait.

Christopher Dummit
Département d'histoire
Université Trent